

Comment ? je ne sais. Je n'ose même pas me le demander avec trop d'insistance de peur d'entendre ma passion me faire une de ces réponses dont je voudrais être sûr de rire, et dont je sens que je tremblerais. Aussi, je suis venu vers vous plein d'une douce et douloureuse angoisse, Louise ! Tout à l'heure j'essayais de parler fort et de menacer. Maintenant je ne puis plus que m'humilier, et que muemurer à vos pieds une prière. Voyons, Louise, serez-vous impitoyable au mendiant d'amour, qui vous demande l'aumône, à deux genoux ?"

\* \* \*

Louise, renversée dans un fauteuil où depuis une demi-heure elle polissait non chalamment ses ongles roses, leva les yeux et regarda le gros homme, grisonnant et congestionné, qui se trainait piteusement devant elle sur le tapis. Un sourire leva légèrement le coin de sa lèvre finement railleuse.

— Je ne vous savais pas tant d'éloquence, dit-elle enfin, M. Campan. En vérité, vous venez de parler comme on parle au théâtre ou dans les livres, et en fermant les yeux j'aurais pu me croire au Gymnase ! Mais vous avez terminé par un mot malheureux. Oui, tout à la fin, quand vous avez parlé d'aumône. Vous ne comprenez sans doute pas pourquoi ce mot-là est plus malheureux qu'un autre ? Laissez-moi donc vous raconter une petite histoire. Vous comprendrez après.

« Qui je suis, d'où je viens, vous ne vous en doutez nullement, n'est-ce pas, M. Campan ? et cela vous est d'ailleurs bien égal, comme à tous les autres ! Je suis belle fille, comme vous disiez tout à l'heure, et je vous plais. C'est tout ce que vous savez, et vous n'en demandez pas d'avantage—sur ce chapitre-là du moins. —C'est justement un extrait de ce chapitre indifférent que je m'en vais vous dire.

« Je suis née à Paris quelque part dans un faubourg. Mon père était curvier ; n'a mère aussi travaillait, s'usant les yeux à broder, du linge pour les gens riches. Un jour mon père mourut. J'avais dix ans. Ce fut pour ma mère et pour moi, la misère noire. Au bout de trois mois de lutte, après le dernier drap porté au Mont-de-Piété, on nous jeta à la porte du taudis où nous logions sous les toits, parce que nous n'avions pas un sou pour payer nos termes. La société, cette chose dont j'entends quelquefois parler dans mon boudoir par des gens graves, entre deux bouffées de havane, est ainsi faite que, dans une grande ville telle que Paris, une femme seule, sans autres ressources que son travail, ne peut vivre. En moins d'un an ma mère mourut de misère.

« Voici comment : Un soir d'hiver sans feu ni lieu depuis quelques jours, nous étions dans la rue, sous les rafales d'un vent glacé. Depuis combien de temps ma mère n'avait-elle pas mangé ? Je ne sais. Elle se cachait de moi pour souffrir. Le matin elle n'avait donné son dernier morceau de pain. Nous ations dans une grande avenue, bordée de belles maisons, presque désertes. Un rare passant à de longs intervalles. Timidement, le corps grelotant sous sa robe mince ma mère tendait la main. Rien n'y tombait. Collée à sa jupe pour me réchauffer et la réchauffer aussi un peu, je la sentais par instants défaillir sur ses jambes. Elle se redressait par un effort de plus en plus pénible, c'était la fin, et que si personne ne nous secourait sur l'heure quelque chose d'atroce allait se passer.

« En ce moment un homme passa devant nous, enveloppé dans un manteau de fourrures. Il nous vit et pressa le pas, sourd au murmure suppliant de la pauvresse. Une révolte me secoua tout entière. Je m'échappai et courrus après lui. — Monsieur, lui dis-je mon bon monsieur, faites-nous la charité, s'il vous plaît ! — Je n'ai pas de monnaie répliqua-t-il d'un ton bourru, en se retournant comme un dogue. — Pas de monnaie ! pensai-je en moi-même, si celui-là n'a pas de monnaie, qui donc en a ! Et je m'accrochai au beau pardessus doublé de chaud duvet, désespérée, répétant ma plainte. — Monsieur, rien qu'un petit sou, je vous en supplie... Ma mère se meurt de faim ! — L'homme s'était arrêté devant une porte à perron, levant la main vers la sonnette. Il me saisit le bras

de sa grosse main et le sacoua, furieux. — H ! mais tu m'embêtes toi, petite geuse, avec ta fainéante de mère ! Puisque je te dis que je n'ai pas de monnaie ! Un bec de gaz qui était à l'entrée éclairait son visage en plein. Il était horrible, non de laideur, mais de féroce égoïsme gros et rouge, un énorme cigare aux dents. La porte s'était ouverte. Il s'engouffra dans la maison pleine de joyeuse lumière et de bonne chaleur.

« Rostée seule sur le seuil, je revins vers ma mère. Je la trouvais au pied du mur, étendue tout son long sur le pavé. Je l'appelai, lui soulevai la main, elle ne me répondit pas. Alors prise d'une terreur folle, je courus à un poste de police, dont la lanterne rouge flambait à quelque distance. Deux agents revinrent avec moi, prirent ma mère par les épaules et par les jambes, et la rapportèrent au poste où on l'étala sur un matelas. Elle mourut là, sans avoir repris connaissance. Le lendemain on l'enterra.

\* \* \*

« Ce que je devins après, toute seule, je ne vous le raconterai pas en détail. Je grandis comme je pus, nourrie par le hasard ; puis j'entrai en apprentissage chez une blanchisseuse. Je devenais jolie, malgré la misère. J'eus le sort qui m'attendait. Les bonnes amies ne me manquèrent pas pour me conseiller. J'appris à me vendre. Depuis, je n'ai pas changé de métier. Seulement, je me vends plus cher, voilà tout.

« Tout cela ne vous dit pas comment mon histoire vous intéresse, vous personnellement. C'est que j'ai négligé de vous dire une chose. Le jour où ma mère fut enterrée dans un coin du cimetière quelque part, je revins voir l'endroit où elle était tombée. Puis ayant reconnu la maison où était entré l'homme qui m'avait refusé l'aumône, j'allai me poster sous la porte voisine, épiant sa rentrée ou sa sortie, prise d'un besoin rageur de le revoir, de savoir qui il était, cet homme que les sanglots de ma voix n'avaient point ému et qui avait laissé ma mère mourir de faim, à dix pas de son seuil. Je le revis, en effet, en voiture, cette fois. C'était bien là qu'il demeurait. Et je m'enquis de son nom auprès d'un boutiquier voisin, prétextant je ne sais quoi, une commission dont j'étais chargée. Or, ce nom M. Campan, c'était le vâtre.

« Comprenez-vous maintenant !

« Comprenez-vous que, pendant dix ans, je me le sois rappelé, ce nom, pour le haïr et le maudire, et que, le jour où, quelqu'un l'a prononcé devant moi, pour me dire le désir que vous aviez de me connaître, de m'être présenté, je me suis dit : C'est bon. Je tiens ma vengeance ! Car je me connais, je sais mon pouvoir, et que je puis à mon gré faire ramper les hommes à comme avec la cravache d'une dompteuse, et pousser devant moi le vil troupeau de leurs désirs comme avec la baguette d'une Circé. Vous voyez que mon expérience, terrible précoce, ma tout donné, même un teinte de littérature.

« Aujourd'hui ce que j'ai prévu est arrivé. Après dix ans nous nous retrouvons face à face ; vous devenu plus riche encore que vous ne l'étiez. Jadis, gravée de tout l'argent que vous avez volé aux quatre coins de la Bourse comme aux quatre coins d'un bois, puissant, redouté, arrogant : moi mûrie en quelques années, de corps et d'esprit, comme ses fruits que des jardiniers, payés à prix d'or font pousser, en quelques semaines dans vos serres, ayant déchiffré le mot de la vie, sachant ce que vous valez et ce que je vau. Pour moi, vous êtes l'incarnation parfaite, absolue, de ce formidable égoïsme, qui est la loi cynique de votre monde, sacrifiant tout, choses et êtres, à la satisfaction de ses appétits. Vos appétits ? C'est votre faiblesse autant que votre force. Et la preuve, c'est que vous voilà devant moi, suppliant, les lèvres trébuchantes de désir, ayant faim de moi comme jadis ma mère avait faim de pain...

« Vous souffrez, me dites-vous ? Je vous crois. Vous êtes malheureux au point que, sans moi, la vie vous devient insupportable ? C'est à merveille ! Vous vous tuerez peut-être un de ces jours, dans un moment de désespoir ? Ce sera parfait. Notez bien ceci, gueux de millionnaire que vous êtes, c'est que je jouis de votre agonie comme d'une légitime revanche, et que j'éprouve une joie féroce à vous dire à mon tour. — Passez votre chemin, mendiant, je n'ai pas de monnaie !"

LOUIS BELAIR, éditeur.

